

ANNE DE BRETAGNE
ROYNE DE FRANCE



En couverture :
Portrait d'Anne de Bretagne, Galerie des Illustres,
Château de Beaugard, réalisé pour Jean de Thier au
XVIII^e siècle, copie d'une collection Médicis.
(photo DORÉ)

Au dos de la couverture :
Clef de voûte
Tour du Fer à Cheval, Château des Ducs, Nantes



1477 - 1977

demi-millénaire
de la naissance à Nantes
de la Duchesse

ANNE DE BRETAGNE

Reine de France

COMITÉ DE PATRONAGE

- M. le Délégué général aux célébrations nationales
- M. le Préfet des Pays de la Loire, Préfet de Loire-Atlantique
- M. le Sénateur-Maire de Nantes
- M. le Président du Conseil Régional de Bretagne
- M. le Président du Conseil Régional des Pays de la Loire
- M. le Président du Conseil Général de Loire-Atlantique
- M. le Sous-Préfet de Nantes
- M. le Recteur de l'Académie de Nantes
- M. le Recteur de l'Académie de Rennes
- M. le Président de l'Université de Nantes
- M. le Président de l'Université de Haute-Bretagne-Rennes
- M. le Président de l'Université de Bretagne Occidentale - Brest
- M. le Président de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Nantes
- M. l'Adjoint à la Culture et aux Beaux-Arts de Nantes
- M. le Doyen de la Faculté des Lettres de Nantes
- M. l'Inspecteur d'Académie des Côtes du Nord
- M. l'Inspecteur d'Académie du Finistère
- M. l'Inspecteur d'Académie d'Ille-et-Vilaine
- M. l'Inspecteur d'Académie de Loire-Atlantique
- M. l'Inspecteur d'Académie du Morbihan
- Monseigneur l'Archevêque de Rennes
- Monseigneur l'Evêque de Nantes
- M. le Conservateur des Archives Départementales de Loire-Atlantique
- M. le Directeur Départemental des Postes et Télécommunications
- M. le Directeur de l'U.E.R. d'Histoire, de Nantes
- M. le Professeur Fleuriot, Titulaire de la Chaire de Celtique à l'Université de Haute-Bretagne

M. le Conservateur du Château des Ducs de Bretagne
Mlle le Conservateur de la Bibliothèque Municipale de Nantes
M. le Conservateur du Musée des Beaux-Arts de Nantes
M. le Conservateur des Archives Municipales de Nantes
M. le Président du Comité régional de Tourisme de Bretagne
M. le Président de la Fédération régionale des Syndicats d'Initiative
et Offices de Tourisme des Pays de la Loire
M. le Président de l'Union départementale des Syndicats
d'Initiative de Loire-Atlantique
M. le Chancelier de l'Académie de Bretagne
M. le Président de l'Union Nantaise du Commerce de détail
M. le Président du Comité des Fêtes de Nantes
M. le Président du C.E.L.I.B.
M. le Président des Florales Internationales de Nantes
M. le Président du Centre Nantais de Culture Celtique
M. le Président de la Fédération Kendalc'h
Mme la Présidente de « Tréteau et Terroir »
M. le Président de la Kevrenn de Nantes
MM. les Administrateurs du Syndicat d'Initiative de Nantes
MM. les Directeurs de la Maison de la Culture de Nantes
Mme la Directrice du Théâtre de Marionnettes de Nantes
M. Michel Noury
M. Polo

*Cet ouvrage a été réalisé
avec le concours
du secrétariat d'état à la culture
et de l'association française
pour les célébrations nationales.*

1477 - 1977

Commémoration
de la naissance à Nantes
de la Duchesse

ANNE DE BRETAGNE

Reine de France

A l'entrée du Château des Ducs,
une plaque de bronze commémorative
rappellera aux visiteurs
la naissance d'Anne de Bretagne.

Nombreux sont ceux qui ont voulu,
par un geste particulier,
s'associer à cet hommage
en achetant la vignette-souvenir
éditée par l'office de Tourisme
Syndicat d'Initiative.

Qu'ils en soient remerciés.



DANS CE CHATEAU
EST NEE LE 25 JANVIER 1477

ANNE

DUCHESSA DE BRETAGNE
REINE DE FRANCE



La réception du Maire avait lieu à la Mairie, où il prêtait solennellement serment, la main sur le "tableau" des Saints Évangiles, puis son prédécesseur lui remettait les clés des archives, le sceau et le cachet de la Ville, dont nous donnons la reproduction.

Ce monument sigillographique est gravé d'après l'empreinte que possèdent les archives municipales (dossier de Jacques Grignon, Sieur de la Grignonnais, huitième Maire de Nantes 1574) empreinte dont la lecture a été rétablie par les auteurs du "Livre Doré de l'Hôtel de Ville de Nantes" Perthuis et La Nicolière Teijeiro.

Cet ouvrage publié en 1890 reproduit d'ailleurs ce sceau.

ANNE LA BRETTE

1477-1977

Cinq cents années se sont écoulées depuis qu'en la Tour Neuve dont les restes peuvent se voir au milieu de la cour de notre Château des Ducs, naissait Anne Duchesse de Bretagne qui devait marquer profondément de son empreinte l'histoire de notre pays, de notre région bretonne, de notre ville et de notre château.

Deux fois Reine de France elle sût imposer à son entourage français et étranger une autorité d'autant plus ferme qu'elle était dictée par de grandes qualités de cœur et d'esprit. Incisive et volontaire, libérale et cultivée elle obtint de ses royaux époux toutes les garanties possibles pour le Duché qu'elle leur apportait.

Duchesse de Bretagne elle sût le rester avec vigilance et obstination refusant l'ingérence de l'Administration royale française, surveillant la marche de son duché dans les plus petits détails, s'ingéniant à mettre en valeur tout ce qui pouvait l'être.

Nantaise elle le fut totalement, par sa naissance et sa petite enfance bien sûr, mais aussi par les grands événements de sa vie dont elle exigea toujours qu'ils se tinssent dans sa ville et jusqu'à la mort où elle nous laissa son cœur, le meilleur d'elle-même.

Dans le Château, enfin, elle fut l'impératrice et la créatrice de cette vie qui humanisa ce GRAND LOGIS que notre Municipalité remet actuellement en son état d'origine. Elle aimait y vivre et y recevoir et de longtemps notre ville ne devait connaître d'aussi grands fastes et d'aussi grands personnages qu'à cette époque.

CHRONOLOGIE DE LA VIE D'ANNE DE BRETAGNE

Notre Municipalité ne pouvait laisser passer cet anniversaire sans rappeler aux habitants de notre Ville tout ce qu'ils doivent à cette femme dont la beauté et l'esprit, la fidélité et le dévouement, l'intelligence politique et l'expérience durement gagnée, leur apprit à évoluer vers cet esprit de la Renaissance dont son règne est à l'origine.

D'avance nous savons que ceux que nous avons chargés d'évoquer Anne La Brette l'ont fait avec cœur et simplicité comme elle l'eût aimé et de cela nous les remercions.

Le Sénateur-Maire
André MORICE



Nantes, contre-sceau 1459



Portrait d'Anne de Bretagne, Médaille offerte à Louis XII et Anne de Bretagne par la Ville de Lyon, en 1499.

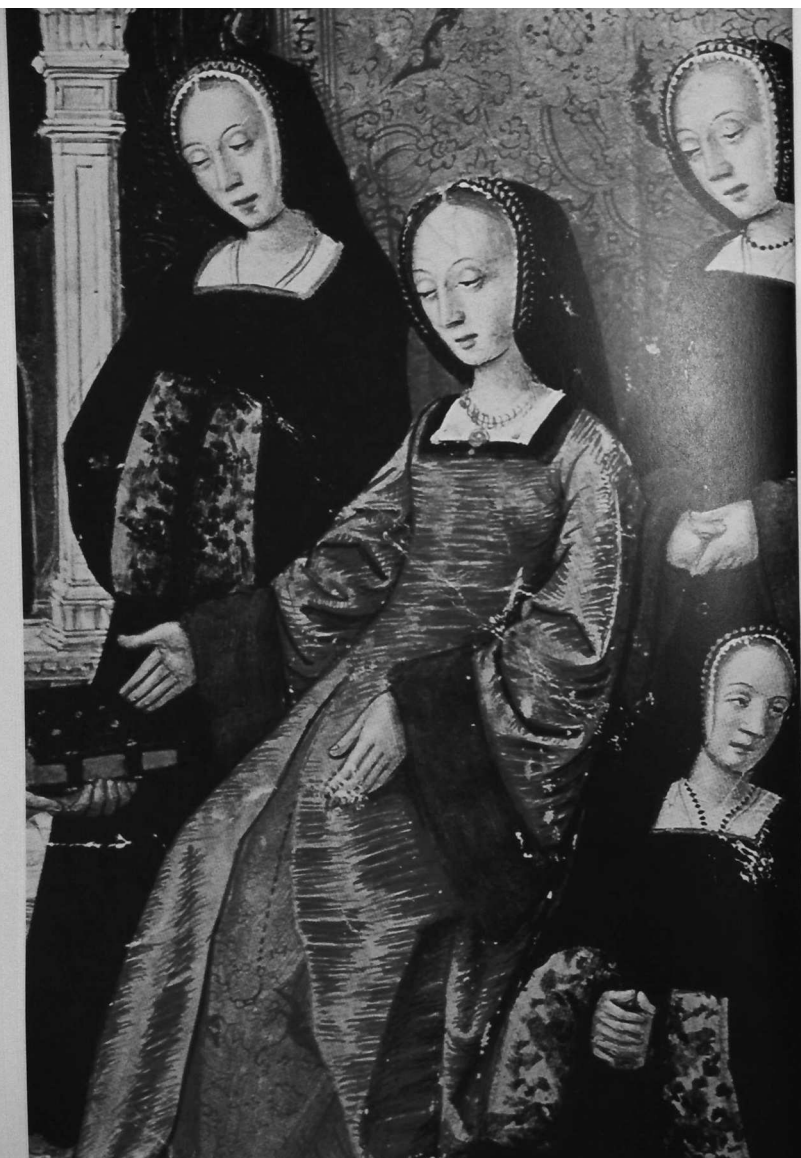
- 1477 Naissance d'Anne de Bretagne au Château de Nantes (25 janvier).
*Mort de Charles le Téméraire (7 janvier).
 Les troupes de Louis XI envahissant la Bourgogne, l'Artois et la Franche-Comté.*
- 1480
Louis XI occupe le Barrois et l'Anjou.
- 1481 Projet d'alliance entre Anne de Bretagne et le prince de Galles, fils d'Edouard VI d'Angleterre.
Louis XI acquiert la Provence et le Maine.
- 1482
Traité d'Arras (23 décembre). Annexion de la Bourgogne.
- 1483
Mort de Louis XI (30 août). Charles VIII sous la tutelle d'Anne de Beaujeu, sa sœur.
- 1484 Mort du Chancelier Guillaume Chauvin (4 avril).
Etats généraux à Tours.
- 1485 Exécution du Trésorier Pierre Landais sur la Prairie de Biesse (19 juillet).
La « Guerre folle ». Révolte de Louis d'Orléans. Les seigneurs bretons concluent la paix au nom de François II avec les représentants des Beaujeu.
- 1486 Convocation des Etats de Bretagne à Rennes. Reconnaissance des droits d'Anne à la succession du duché de Bretagne.
Maximilien d'Autriche roi des Romains.
- 1487 L'armée française envahit la Bretagne. Siège de Nantes.
Soumission de la Guyenne.

- 1488 Prise de Châteaubriant et d'Ancenis par les Français. Bataille de Saint-Aubin-du-Cormier. Traité du Verger. Mort de François II (9 sept.).
Charles VIII accorde la paix au duc de Bretagne.
- 1489 Anne de Bretagne couronnée en la cathédrale de Rennes (10 février). Révolte du Maréchal de Rieux.
Déclaration de guerre à la Bretagne (7 janvier). Reprise des hostilités. Invasion française. Traité de Francfort. Fin des hostilités.
- 1490 Mariage par procuration d'Anne de Bretagne avec Maximilien d'Autriche (10 novembre).
- 1491 Alain d'Albret livre le château de Nantes aux Français. Anne de Bretagne épouse Charles VIII (6 décembre) à Langeais.
Entrée de Charles VIII à Nantes (4 avril).
- 1492 Couronnement d'Anne de Bretagne à Saint-Denis (8 février). Naissance de Charles-Orland, fils de Charles VIII et d'Anne de Bretagne (10 octobre).
Christophe Colomb. L'Amérique. Les Anglais débarquent à Calais. Charles VIII achète leur retraite. Election du Pape Alexandre VI - Borgia.
- 1493 *Traité de Narbonne.*
- 1494 *Charles VIII et l'armée française marchent sur l'Italie. Naissance de François d'Angoulême, futur François 1^{er}. Charles VIII entre à Rome.*
- 1495 Mort de Charles-Orland (6 décembre).
Charles VIII quitte Rome. Les Français entrent à Naples. Bataille de Fornoue. Charles VIII rentre en France.
- 1496 Naissance de Charles, second fils d'Anne de Bretagne (8 sept.). Il meurt le 3 octobre.
Massacre des Français par les Napolitains.
- 1497 Naissance de François (mort peu de jours après).
Traité d'alliance avec l'Espagne.
- 1498 Naissance et mort d'Anne (4^e enfant royal). Après la mort de Charles VIII, Anne de Bretagne séjourne à Paris, puis à Nantes.
Mort de Charles VIII à Amboise (8 avril) et avènement de Louis XII. Le pape prononce la dissolution du premier mariage de Louis XII.
- 1499 Mariage à Nantes de Louis XII avec Anne de Bretagne (8 janvier). Naissance de Claude de France (15 octobre).
Occupation du duché de Milan par les Français.
- 1500 *Naissance de Charles d'Autriche, futur Charles Quint.*
- 1501 *L'armée française quitte le Milanais.*
- 1502 Naissance et mort d'un fils de Louis XII et d'Anne de Bretagne.
Bataille de Cérignole. Mort du pape Alexandre VI - Borgia. Election de Jules II.
- 1504 *Traité de Paris.*

- 1505 Voyage de la reine Anne en Bretagne. Entrée à Nantes le 8 juillet.
- 1506 *Etats généraux de Tours. Louis XII proclamé « père du peuple ». Fiançailles de Claude de France et de François d'Angoulême.*
- 1507 *Révolte de Gênes contre les Français. Répression de la révolte.*
- 1508 Jean Bourdichon présente à la Reine Anne le « Livre d'heures » qu'elle lui avait commandé en 1499.
Traité de Cambrai.
- 1509 *Louis XII déclare la guerre à la République de Venise. Bataille d'Agnadec.*
- 1510 Naissance de Renée (25 octobre).
- 1511 *Le pape Jules II forme la « Sainte Ligue » contre la France. Le roi d'Angleterre adhère à la « Sainte Ligue ».*
- 1512 Naissance et mort d'un second fils de Louis XII et d'Anne de Bretagne.
Bataille du Ronco.
- 1513 *Mort du pape Jules II. Election de Léon X de Médicis. Traité entre la France et Venise pour le partage de l'Italie.*
- 1514 Mort d'Anne de Bretagne (9 janvier).
Mort de Louis XII et avènement de François 1^{er}.

ANNE DE BRETAGNE

Au verso :
Portrait d'Anne de Bretagne
Remise de "La Vie des Femmes célèbres" par
l'auteur Antoine DUFOUR à la Duchesse Anne.
(photo GIRAUDON, Paris)



A la fin du XV^e siècle, règne en Bretagne le Duc François II : son armée est forte. Il lève l'impôt, bat monnaie, et se considère comme un véritable souverain. En fait, sa puissance est plus apparente que réelle, mais elle peut s'appuyer sur un fort particularisme local dû, en grande partie, à l'éloignement péninsulaire. Bon nombre de ses sujets d'Arvor ou d'Argoad ont conservé les mœurs des temps les plus anciens ; en eux se prolonge l'indéchiffrable passé des Celtes. Bien sûr, des bretons ont souvent pris le parti français : Clisson, du Guesclin, Richemont, Gilles de Rais ont contribué, par leurs prouesses, à la défense et à la libération du royaume, mais après l'effondrement de la Bourgogne, la Bretagne offre encore l'image d'un solide bastion féodal, soucieux de vivre une existence à part. Avant de mourir, Louis XI a recommandé de se garder de toute imprudence de ce côté.

En venant au monde, le 28 janvier 1477, Anne de Bretagne est déjà prise dans les filets de l'Histoire. Elle ne pourra jamais s'en évader... En 1488, François II entre en guerre contre la France. A Saint-Aubin-du-Cormier, sa piétaille est mise en déroute par la gendarmerie de La Trémoille. Vaincu, le duc doit promettre de ne pas marier Anne, son héritière, sans le consentement du gouvernement royal. Si celui-ci n'a pas profité de sa victoire militaire pour tenter une brutale annexion, tout le monde a compris qu'en stipulant cette clause, la régente Anne de Beaujeu réserve la main d'Anne de Bretagne à son jeune frère Charles VIII. Très déprimé, le duc François se laisse mourir le 9 septembre 1488, en sa résidence de Couéron.

Voici Anne, « Duchesse par la Grâce de Dieu » ; proie vulnérable, promise au plus fort ou au plus adroit de ses prétendants, qui pourrait envier son sort ? Alain d'Albret, François de Rohan, le Prince de Galles, Maximilien d'Autriche, Charles VIII ne sont pas des amoureux, mais des partis plus ou moins acceptables. L'enfant choisit de s'allier à Maximilien, qui croit gagner la partie en l'épousant par procuration, mais en Bretagne, la France a ses espions, ses partisans, de grands barons décidés à faire passer le duché dans le royaume. Pour échapper à son tuteur, le Maréchal de Rieux, Anne s'était enfuie à Rennes.

Charles VIII vient assiéger la ville tandis qu'Alain d'Albret, dépité, livre Nantes aux Français. Anne doit accepter l'annulation d'un mariage encore virtuel, se ranger aux fatalités de sa condition présente : le 2 décembre 1491, elle épouse le roi au château de Langeais.

Sa robe de noces, une robe d'or fourrée de zibelines, lui avait été payée par Maximilien.

Il faut avouer que du côté français, « l'affaire » a été bien conduite. Cependant, les pouvoirs de la jeune reine restent considérables. Si son mariage met fin à l'indépendance bretonne dans sa politique extérieure, la constitution du duché a été préservée, avec ses lois, ses privilèges.

Aussi, lorsque meurt Charles VIII, en l'année 1458, Anne regagne son fief, rétablit sa chancellerie, rappelle Philippe de Montauban, le plus fidèle de ses conseillers. Nantes lui fait fête, la jeune veuve qui, pour la première fois dans l'histoire de la Cour, porte le deuil en noir, n'est peut-être pas si malheureuse... En piétinant l'herbe des berges, au long de la Loire, et dans le grand vent salin qui vient de l'océan tout proche, elle retrouve les senteurs de son enfance. Il lui plaira d'embellir le château de ses parents et de leur élever en l'église des Carmes, un tombeau magnifique.

S'il est vrai qu'elle est représentée sous les traits de la Justice à un des angles de ce célèbre tombeau, Anne était jolie. Elle avait le front haut et bombé, le nez légèrement relevé, un air tendre et méditatif ; qu'elle fut de taille médiocre, et qu'elle n'eut pas une démarche enchanteresse, à cause d'une légère claudication, ne nuisait pas à l'ensemble. Pour les gens de l'ouest, elle était la bonne duchesse, « au cœur pétri de bonté pour son pauvre peuple de Bretagne ». Au cours de voyages où elle devait traverser marécages et bourbiers, elle ôta souvent ses mules, pour chausser des sabots. Cela lui valut d'être appelée « la duchesse en sabots ». Est-il souhaitable de se laisser prendre à ces clichés folkloriques entretenus par la tradition orale ? Pour évoquer la duchesse reine, n'est-il pas plus vraisemblable de l'imaginer dans la cour du château de Nantes, près du puits de la Couronne aux admirables ferronneries jadis dorées, et devant son grand logis aux lucarnes armoriées ? C'est là sans doute, dans ce palais, protégé par des tours et des murailles baignant dans la Loire, qu'elle aurait aimé vivre et régner.

Mais Louis XII, pas plus que son prédécesseur, n'était disposé à laisser échapper le grand héritage breton. Il s'activait à faire rompre son mariage avec la pieuse et peu séduisante Jeanne de France, fille de Louis XI. Cela se traita assez vilainement. A Chinon, l'affreux César Borgia, fils chéri du pape Alexandre VI, de triste mémoire,

vint remettre au roi des bulles de dispenses pour une seconde union. Aussitôt libéré, Louis XII s'unit à la duchesse de Bretagne, le 29 janvier 1499, dans la chapelle du château de Nantes. Mariage d'inclination, certes, entre deux êtres qui se connaissaient et s'appréciaient depuis longtemps. Mais, d'un côté comme de l'autre, l'intérêt n'était pas absent. Anne surveilla de très près les clauses de son contrat et Louis devait plus tard s'ingénier à la persuader de marier leur fille Claude, héritière du duché, avec le futur François 1^{er}, alliance qui allait rattacher plus complètement la Bretagne à la France.

Reine pour la seconde fois, Anne nous apparaît comme une de ces femmes qui, faute d'être tout à fait heureuses, se dévouent à une mission, se donnent une tâche absorbante. A une époque où de grandes dames faisaient scandale, où les princes et les mécènes des cours italiennes affichaient leurs goûts pour la licence, et témoignaient souvent, dans leurs intrigues amoureuses, d'une déplorable muflerie, la duchesse reine exigea, dans sa maison, un ordre rigoureux. La galanterie honnête et raffinée y était admise dans ces tournois, bals, collations qu'elle présidait, mais elle n'en veillait pas moins à maintenir son entourage dans le droit chemin. Assumant personnellement l'éducation de ses filles d'honneur, elle avait même inventé à leur intention, un ordre de chevalerie féminin, la Cordelière, qui récompensait le mérite et la vertu. Ainsi, la Cour de France devint-elle, sous son influence, un foyer de sagesse et une école d'honnêteté : on venait y chercher femme de très loin. Reconnaissances pourtant que la bretonne manquait parfois de compréhension. Elle ne voulut jamais admettre le mariage secret de deux de ses protégées. Son besoin de dominer, d'obtenir l'obéissance, devait rendre certains jours l'atmosphère assez pesante. A Blois, ce merveilleux château où demeurait habituellement le couple royal, devant ces parterres tapissés de fleurs aux couleurs héraldiques, les filles de la reine ne pouvaient guère roucouler sans sa permission... Il convient aussi de reconnaître qu'en dépit de son apparence simple et bonne et de sa vertu inattaquable, l'épouse d'un roi qui sût mériter le surnom de « père du peuple », ne fut que très peu appréciée de ses sujets français. L'opinion publique s'était montrée défavorable à la répudiation de la pauvre Jeanne de France. Anne tenait bien son rôle, mais on lui en voulait peut-être de s'entourer de Bretons qu'elle chérissait. Elle avait fait lever une compagnie de cent gentilshommes de son duché qui l'accompagnaient partout : « Jamais ne manquaient, dit Brantôme, quand elle sortait de sa

chambre, fût-ce pour aller à la messe ou s'en aller promener, de l'attendre sur cette petite terrasse de Blois qu'on appelle encore la « perche aux bretons », elle-même l'ayant ainsi nommée quand elle les y voyait : « Voilà mes bretons, disait-elle, qui sont sur la perche et qui m'attendent ». On l'attendait aussi en Bretagne, où elle était toujours follement acclamée. L'opinion publique qui, pour les personnages illustres s'appelle la renommée, est tributaire du temps et du lieu. En France, l'influence morale que la Reine exerça sur la Cour s'éteignit avec elle, alors qu'en Bretagne son prestige ne cessa de grandir, dépassant même de beaucoup celui des ducs, ses ancêtres.

Sans doute avait-elle prévu que seul le pays natal pourrait préserver son souvenir. Durant le terrible hiver 1514, si rigoureux que les villages devaient se défendre contre les loups, Anne se sentant très souffrante — une crise de gravelle qui devait l'emporter le 9 janvier — prit, avant de mourir, des dispositions significatives : s'il convenait que, selon l'usage, le corps d'une souveraine fut enseveli à Saint-Denis, son cœur, dont elle disposait enfin, serait enfermé dans un reliquaire précieux, et reviendrait à Nantes. Regret nostalgique du paradis de l'enfance, fidélité envers la cité qui symbolisa longtemps la gloire ultime d'une Bretagne indépendante, ou dernier signe d'un cœur désespéré ? Qui pourrait le dire aujourd'hui ? Mais il arrive qu'on s'attarde et qu'on rêve encore devant un reliquaire vide...

Armel de WISMES
de l'Académie de Bretagne

LIVRE DE PRIÈRES D'ANNE DE BRETAGNE

Au verso :
Frontispice du livre de prières



LA bibliothèque municipale de Nantes possède dans sa réserve de livres précieux un petit manuscrit à miniatures auquel le Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de France consacre la notice suivante :

Livre de prières. Dans le calendrier, en tête, on remarque le nom de sainte Anne en lettres d'or. Débuts des évangiles, heures de la Vierge, psaumes de la Pénitence, prières à un certain nombre de saints. Le manuscrit paraît n'avoir jamais été terminé.

Fin du XV^e ou début du XVI^e siècle. 113 feuillets écrits, plus 29 *bis* et 33 *bis*. 120 sur 80 millim. Jolie écriture, initiales peintes, encadrements offrant la cordelière, des lettres gothiques A, et, sur un fond d'or, un semis d'ancolies, de pensées et de larmes. Jolies peintures, dont voici la liste : fol. II v^o, tête de la Vierge dans une lettre ornée ; fol. 30 v^o, la Visitation ; fol. 34, la crèche ; fol. 36, l'Apparition aux bergers ; fol. 38, l'Adoration des mages ; fol. 40, la Circoncision ; fol. 42, la Fuite en Egypte ; fol. 45, le Couronnement de la Vierge ; fol. 47, le Christ en croix ; fol. 49, la Pentecôte ; fol. 52, David et Goliath ; fol. 59, la Mort et un chevalier ; fol. 78 v^o, S. Christophe ; fol. 79, S. Claude ; fol. 80, S. Sébastien ; fol. 81, S. Adrien ; fol. 81, le Bon ange ; fol. 82, S. Jean-Baptiste et S. Jean évangéliste ; fol. 83, SS. Pierre et Paul et S. Antoine ; fol. 84, S. Fiacre, S. Nicolas, S. Jacques ; fol. 85, Ste Anne et Ste Barbe ; fol. 86, la Madeleine, Ste Catherine, Ste Marguerite ; fol. 87, Ste Véronique, Ste Geneviève ; fol. 88, un calice soutenu par des anges ; fol. 89, S. Michel ; le fol. 91 est blanc, ainsi que 95 ; fol. 96, en tête d'une prière en latin, le Christ debout, apparaissant à une dame vêtue à la mode de la reine Anne, agenouillée devant un prie-Dieu ; fol. 104, plusieurs personnes à genoux devant un autel. Style français, dessin fin, couleurs brillantes.

Cigongne, auquel ce volume a appartenu et qui l'a légué à la Bibliothèque de Nantes, supposait qu'il avait été exécuté pour la reine Anne ; l'hypothèse nous paraît acceptable, et nous estimons que ce manuscrit peut être celui dont parle un compte de la reine Anne, et qui aurait été exécuté pour cette princesse en 1497, par le peintre Jean Poyet. (Voy. à ce sujet Delisle, *Cabinet des manuscrits*, III, 346-347). Le volume a certainement été écrit pour une femme (voy. la prière à S. Michel, fol. 89), et dans la peinture du fol. 96, les traits

de la dame agenouillée rappellent ceux de la reine Anne. Riche reliure moderne en velours rouge, avec fermoirs de vermeil ; à l'intérieur, l'ex-libris de Cigongne. — (Péhant, 11959).

Il est intéressant de préciser qui fut ce généreux donateur nantais. Kerviler, dans sa bio-bibliographie nantaise, nous donne des renseignements assez brefs, mais suffisants.

Armand-Bernard Cigongne, né à Nantes en 1790, un des plus célèbres bibliophiles français, quitta jeune sa ville natale pour aller se fixer à Paris, où il devint agent de change, et où il put satisfaire par lui-même le goût éclairé qu'il professa toute sa vie pour les beaux livres, dont il forma une admirable collection, que le duc d'Aumale acheta en 1862 au prix de 375.000 francs, et qui forme un des joyaux de la bibliothèque de Chantilly.

Cette somme énorme, donnée pour un cabinet qui n'est pas très considérable, est une preuve de l'intelligence et du savoir avec lesquels son possesseur l'a exclusivement composé de livres rares et d'exemplaires uniques, de manuscrits précieux exécutés en France, en Flandre ou en Italie, de volumes imprimés chez Vérard sur un vélin et avec une encre qui ont défié le temps, d'Aldes et d'Elzévir non rognés ; enfin de livres dont les reliures anciennes portant les armes de Longepierre, de De Thou, de Colbert, du comte d'Hoym, ou que Bauzonnet, Duru, Niédrée ou Capé ont recouvert des chefs-d'œuvre. *Cigongne* était membre de la Société des bibliophiles français depuis le 3 mai 1843, époque à laquelle il succéda à M. le chevalier Artaud de Montor. Toujours attaché à Nantes, sa ville natale, il ne manquait jamais d'offrir à la Bibliothèque publique les ouvrages publiés par cette Société, et, peu avant sa mort, il lui envoyait un exemplaire du Plan de Paris, de Gomboust. Enfin, en mourant, à Paris le 20 mai 1859, il lui a légué un livre d'Heures manuscrit sur vélin (voy. le catal. de la *Bibl. de Nantes*, n° 11959). Les pauvres de la ville ne furent pas mis en oubli et Cigongne donna 1 000 francs aux hospices, et pareille somme au bureau de bienfaisance.

Grâce à lui, depuis plus de cent ans, un portrait d'Anne de Bretagne est donc conservé à la bibliothèque de la ville natale de la Duchesse-Reine.

LE TOMBEAU DE FRANÇOIS II

En belles pages :
Sculptures du tombeau de François II

L'histoire de ce magnifique tombeau s'ouvre, de façon paradoxale, sur un vœu formé dans l'espoir d'une naissance. La jeune femme du nouveau Duc de Bretagne, François II, désirait passionnément avoir un fils héritier du duché. Elle promit de donner au Couvent des Carmes de Nantes, fondation de la famille ducale, une somme d'or si les religieux obtenaient par leurs prières cette naissance. L'enfant, François, comte de Montfort, naquit le 29 juin 1463, mais mourut en bas âge. Sa mère le fit enterrer dans l'église des Carmes, à proximité de l'actuelle rue de ce nom. Cet édifice avait été bâti entre 1365 et 1372, aux frais du duc Jean V, et se composait d'une seule nef prolongée par un chœur étroit. On y voyait une statue, Notre-Dame de la Délivrance, implorée pour obtenir d'heureux accouchements.

La duchesse, Marguerite de Bretagne, mourut quelques années plus tard, et se fit enterrer aux côtés de son enfant.

Lorsque le dernier duc de Bretagne, François II, décéda à son tour, le 9 septembre 1488, il avait été marié deux fois et était deux fois veuf. Comme nous l'avons vu, sa première femme, Marguerite de Bretagne, était enterrée dans l'église des Carmes, l'autre, Marguerite de Foix, la mère de la Duchesse Anne, était ensevelie à la Cathédrale. Pendant sa vie, le duc semble avoir été indécis sur le choix de sa sépulture, mais on trouva dans son testament sa volonté d'être enterré aux côtés de sa première femme, donc aux Carmes.

Devenue Reine de France, dans les circonstances que l'on sait, la duchesse Anne voulut édifier un tombeau à ses parents. Il lui fallait d'abord réunir leurs corps dans un même lieu. La Chapelle des Carmes était une fondation ducale. Respectueuse de la tradition, elle décida d'y établir leur tombeau et entreprit d'y faire transférer, en 1507, les restes de sa mère. Pour cela, elle obtint une bulle du pape, le célèbre Jules II, dont l'original est encore conservé aux Archives Départementales de la Loire-Atlantique (1). Cette translation fut précédée d'un service funèbre dans toutes les paroisses de la ville et se fit d'une façon très solennelle, en présence du Maréchal de Bretagne.

Anne de Bretagne fit établir un projet de tombeau par un artiste berrichon, Jean Perséal, qui vivait à la Cour de France. Celui-ci le dessina et confia à d'autres le soin de l'exécuter. Ce fut donc plutôt une peinture qu'un projet d'architecture qui fut confié à Michel Colomb et à son atelier, installé, non en Bretagne, mais à Tours.

(1) Et qui figure dans cette exposition.



Celui-ci fit exécuter par des artistes italiens attirés par la Cour de France, qui séjournait souvent à Blois, ce tombeau en marbre d'Italie. Il y a plusieurs mains dans la réalisation de ce tombeau où la pâleur des gisants s'oppose au marbre noir de la dalle funéraire sur laquelle ils reposent, où des médaillons circulaires encadrent des pleurants. Mais le chef-d'œuvre consiste dans les quatre statues d'angle, représentant les quatre vertus cardinales sous la forme de jeunes filles des Pays de la Loire et les admirables angelots qui soutiennent les deux coussins. Michel Colomb a conçu ou sculpté lui-même une œuvre d'un parfait équilibre, d'une inspiration, d'une douceur et d'une force remarquable.

Dans un autre chapitre, on raconte le transfert du cœur de la duchesse Anne dans le tombeau de ses parents à Nantes, tandis que son corps était enseveli dans la basilique royale de Saint-Denis. Il n'y a pas lieu d'y revenir.

Le tombeau a pourtant connu, dans la suite des temps, une longue histoire qui mérite d'être retracée en quelques lignes. A la suite d'une inondation, en mai 1590, les moines qui assistaient à un office de nuit, entendirent un bruit dans le tombeau. Les lourds cercueils de plomb s'étaient probablement affaissés. Ce fait provoqua l'ouverture solennelle du tombeau, où l'on trouva effectivement le cœur.

Deux siècles passèrent. Le 16 octobre 1727, le maire de Nantes, Gérard Mellier, fit ouvrir le tombeau. Le motif d'une telle intervention était ce qui se révéla être une calomnie : les Carmes auraient violé la sépulture pour y dérober l'or et les bijoux supposés contenus dans les cercueils. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la chasse au trésor fait parler les gens. De ce fait, les Carmes avaient récemment payé leurs importantes dettes, en vendant la majeure partie de l'argenterie du trésor de leur église, mais de là à les soupçonner d'un vol...

On retrouva les deux cercueils de plomb et de fer, très humidifiés et rouillés, et bien entendu, le cœur en question. La Ville en fut pour ses frais.

A part cet incident, le tombeau demeura aux Carmes jusqu'à la Révolution. Celle-ci supprima dans un premier temps, d'une façon légale et non violente, les ordres religieux. Les Carmes n'étaient plus, il est vrai, très nombreux à Nantes (une quinzaine de personnes



environ). Leur chapelle fut vendue avec leur couvent : le 19 septembre 1791, le mobilier religieux fut dispersé, mais par souci de préserver les œuvres d'art, à Nantes, on réserva les marbres et donc le tombeau.

Un dénommé Gaudin acheta les bâtiments, qu'il se hâta de faire démolir pour se livrer à une opération immobilière. On avait « oublié » le tombeau ; il fallut bien s'en occuper.

C'est à l'honneur de la Municipalité de Nantes d'avoir exigé que le tombeau soit préservé.

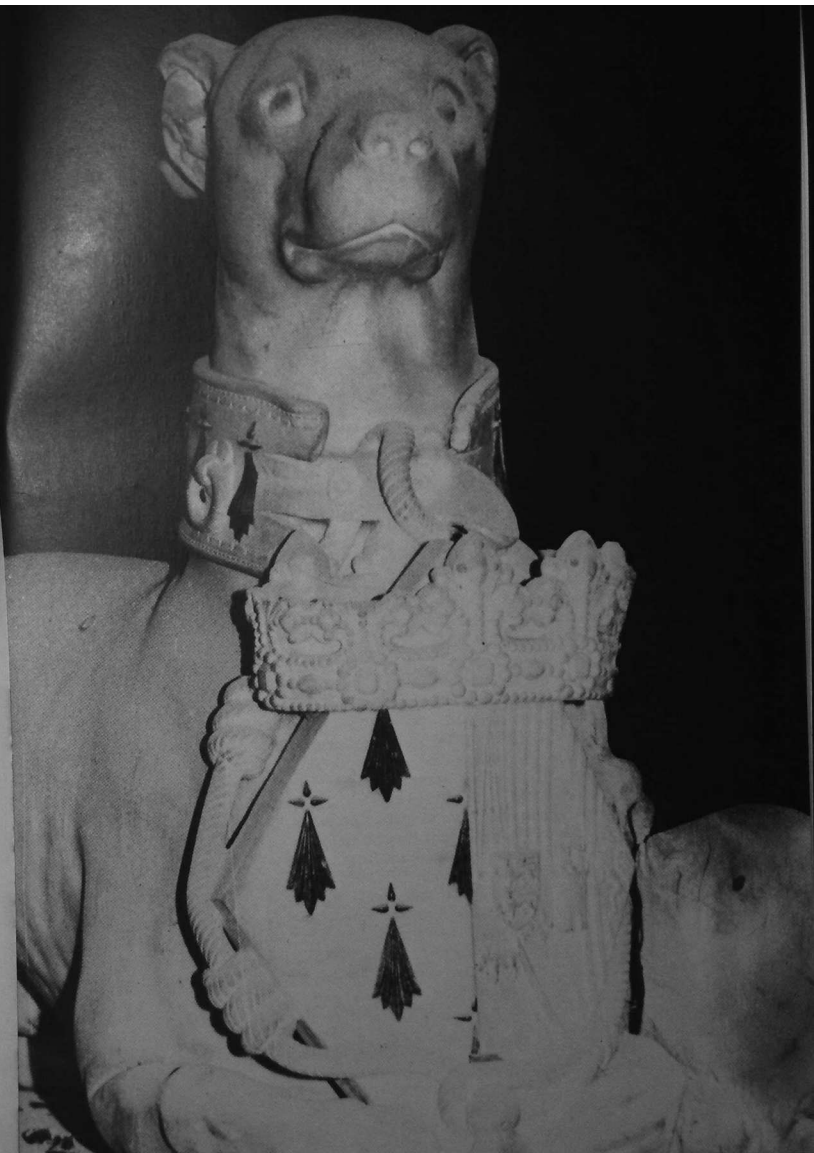
Elle donna des instructions pour faire transporter le tombeau à la Cathédrale. Le corps de Marguerite de Foix reprenait donc le chemin de sa sépulture primitive !

L'évêque constitutionnel Minée ne s'opposa pas à le déposer dans un des croisillons du transept, du côté de la Psalette, dans un endroit assez écarté pour ne pas risquer d'être détérioré. Cela fait, l'Administration prit son temps... Mais celui-ci pressait. La Révolution devenait de plus en plus violente ; l'acquéreur de plus en plus impatient. On hâta les choses. Groleau, ingénieur du Département, et Crucy, architecte voyer de la Ville, vinrent, le 4 février 1792, déposer les quatre statues d'angle. Descendus dans le tombeau, ils se trouvèrent en présence de trois grands cercueils de plomb et un petit coffret reposant sur des barres de fer. Ils étaient intacts, quoique un peu affaissés. Ils les firent rejoindre. Sans aller plus avant, les architectes demandèrent avec quel cérémonial il convenait de transférer le tombeau à la Cathédrale. Le Directoire du Département répondit que la fermentation qui régnait dans les esprits exigeait un transport le plus discret possible, la nuit tombée.

Peu de temps après, les trois cercueils furent descendus dans le caveau des évêques de Nantes, à gauche du chœur, non loin de l'emplacement actuel du tombeau de Lamoricière.

Au mois de mars 1793, sur ordre du Comité Militaire de Nantes, une équipe de 31 hommes, commandée par une brute illettrée, envahit la Cathédrale, ouvrit tous les tombeaux pour y rechercher les plombs et les fers. Les actes de vandalisme se multiplièrent. Les cercueils furent violés et détruits.

(2) (Nantes, L. Durance, 1915) in-8° - p. 302.



Quant au tombeau lui-même, il était à cette époque en grand danger. On abattait l'édifice des Carmes qui le protégeait ! Toutefois, l'Administration du Département se préoccupait de le sauver. Un devis fut établi à cette intention par Groleau et Crucy et le tombeau fut effectivement transporté, à son tour, à la Cathédrale, où il rejoignit un autre tombeau des ducs de Bretagne, celui d'Arthur III, qui provenait du Couvent des Pères Chartreux, qu'on abattait également.

Cependant, en cette époque de troubles, la Cathédrale n'était pas un refuge sûr. On brisait les statues, on mutilait les clefs de voûte. Le tombeau d'Arthur III de Bretagne n'échappa pas au vandalisme révolutionnaire. Quant à celui de François II... il disparut !

Le chanoine G. Durville, qui a minutieusement étudié cette question dans ses « Etudes sur le Vieux Nantes »⁽²⁾, n'a pu retrouver l'auteur du vol. Vol ? Non, plutôt acte de protection des lourdes pierres et des statues, qui, selon toute vraisemblance, ne durent pas aller très loin, dans l'enclos des Ursulines, devenu aujourd'hui le Jardin des Plantes. Action clandestine ? Non. Probablement autorisation verbale donnée à Mathurin Crucy, le célèbre architecte nantais, de déplacer provisoirement des pierres qui gênaient la circulation dans la Cathédrale.

Des temps plus calmes revinrent. On songea un instant à utiliser la base de ce tombeau comme monument commémoratif à la gloire des braves soldats du Département ! L'Administration préfectorale eut heureusement un sursaut contre un tel projet.

C'est la Restauration, en 1814, qui l'arracha à l'oubli. En 1817, on plaça le tombeau reconstitué et doté de solides grilles protectrices, dans la chapelle Saint-Clair, ouvrant sur le bas-côté sud de la nef. Les restes d'Arthur III de Bretagne, plus connu sous le nom de Connétable de Richemont, y furent déposés en grande pompe, le 28 août 1817. Après l'achèvement du chœur de la Cathédrale, l'ancien tombeau des Carmes fut placé dans le transept sud. L'incendie de la toiture de l'édifice, en janvier 1972, abîma gravement les voûtes de pierre qui le surplombent, sans qu'il subisse de graves dégâts. Souhaitons que les élégants travaux de restauration actuellement en cours à la Cathédrale lui donnent une place mieux appropriée où l'on puisse toujours l'admirer, dépouillé de son inévitable grille qui l'a protégé, certes, mais qui lui enlève un peu de sa grâce naturelle.

X. du BOISROUVRAY

Conservateur en chef,

Directeur des services d'archives du département de la Loire-Atlantique

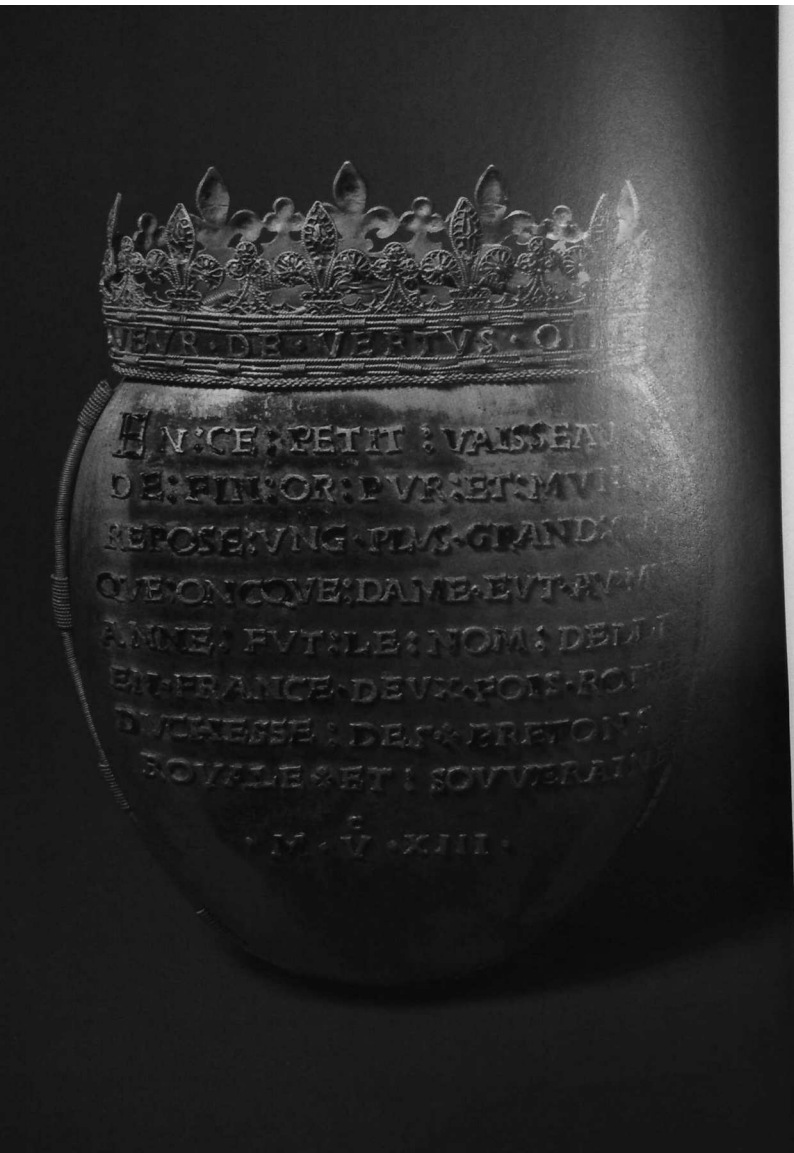




Sceau de François II

LE RELIQUAIRE

Au verso :
Reliquaire d'Anne de Bretagne, Musée Dobrée
En belle page :
Portrait, par Jean BOURDICHON
"Les heures d'Anne de Bretagne", manuscrit latin 9474, Bibliothèque Nationale



LE tombeau des Carmes, cette merveille de sculpture que l'on admire dans la cathédrale de Nantes, a pendant près de trois siècles servi d'écrin à une autre merveille, d'orfèvrerie celle-là : la boîte d'or à l'intérieur de laquelle avait été enfermé le cœur d'Anne de Bretagne.

La duchesse Anne était morte au château de Blois, âgée de 37 ans, le 9 janvier 1514. Sa qualité de reine exigeait que son corps fût inhumé à Saint-Denis, tombeau des rois et reines de France. La souveraine avait toutefois décidé que son cœur reposerait à Nantes, ville où elle était née.

Le tombeau qu'elle avait fait édifier, en 1499, pour ses parents, dans l'église des Carmes de Nantes, fut donc ouvert et le cœur d'Anne de Bretagne déposé à l'intérieur du monument, entre François II et Marguerite de Foix, le 19 mars 1514.

Pierre Choque, dit Bretagne, premier héraut de la reine Anne, dans un manuscrit conservé à la bibliothèque municipale de Nantes, fait le récit de la cérémonie à laquelle donna lieu le dépôt du cœur de la duchesse dans le tombeau des Carmes. Il parle ensuite ainsi du cœur et de la boîte dans laquelle il était enfermé :

« Celui cœur était moult gros et grand, et plusieurs notables personnages s'émerveillaient comme la noble dame avait si grand cœur. Il était enchâssé en un cœur d'or richement couronné et entouré d'une cordelière, le tout d'or. Sur la couronne était écrit en émail ce qui ensuit :

CŒVR DE VERTVS ORNÉ, DIGNEMENT COVRONNÉ.

« Ce cœur d'or fut émaillé de blanc, et dedans était écrit ce qui ensuit :

O CŒVR CHASTE ET PVDICO, O IUSTE ET BEGNIN CŒVR,
CŒVR MAGNANIME ET FRANC DE TOVS VICES VAINOŒVR,
O CŒVR DIGNE ENTRE TOVS DE COVRONNE CÉLESTE
OR, EST TON CLER ESPRIT HORS DE PAINTE ET MOLESTE.

« Dessus le cœur d'or était écrit en émail et lettres romaines ce qui ensuit :

EN CE PETIT VAISSEAV
DE FIN OR PVR ET MVNDE,
REPOSE VNG PLUS GRAND CŒVR
QVE ONCQVE DAME EVT AV MVNDE

ANNE FVT LE NOM DELLE
EN FRANCE DEUX FOIS ROINE,
DVCHESSE DES BRETONS
ROYALE ET SOUVERAINE.

Au revers :

CE CVEVR FVT SI TRÈS HAVT
QVE LA TERRE AVX CIEVLX
SA VERTV LIBÉRALLE
ACCROISSOIT MIEVLX ET MIVLX
MAIS DIEV EN A REPRINS
SA PORTION MEILLEVRE
ET CESTE PART TERRESTRE
EN GRAND DVEIL NOVS DEMEVRE.

« Après que celui cœur, poursuit le narrateur, eut été ainsi posé, que les sermons, cérémonies et prières requises en quel cas eurent été faites, que le dit chancelier et le roi d'armes furent revenus de sous la terre, chacun fit moult beau silence et ledit Bretagne dit à haute voix et piteux cri ce qui ensuit :

La très chrétienne reine et duchesse,
Notre souveraine dame et maîtresse,
Son corps gît à Saint-Denis en France
Et son cœur repose sous cette lame.
Noblesse, église, universel monde,
Priez Dieu qu'il ait merci de l'âme.

Le compte des dépenses engagées par la Ville à l'occasion de la translation et des funérailles du cœur de la reine Anne a été conservé (Arch. mairie de Nantes AA 59). Il complète et confirme le récit de Pierre Choque.

Pendant un siècle, rapporte le chanoine Durville, rien ne vint troubler la paix des restes princiers dont la garde avait été confiée au tombeau des Carmes. Mais à la fin du XVI^e siècle, une inondation de la Loire, par un de ses effets imprévus, motiva une première ouverture de ce tombeau.

Le fait a été ainsi raconté par un auteur Carme :

« Il arriva, dit-il, une chose extraordinaire du temps que M^r Pierre Berthaud était prieur de Nantes. A la suite d'une inondation de la



Loire et de l'Erdre, une nuit que les moines chantaient Matines, ils entendirent je ne sais quoi d'inouï, comme si quelque chose tombait dans l'eau. Ils en avertissent les anciens du couvent qui, de grand matin, en prévinrent les premiers de la cité. Ils viennent en grand nombre du château, de la chambre des Comptes, avec des juges et des échevins. On ouvre le tombeau, on trouve au fond de l'eau sur le sol une boîte de bois dans laquelle était une boîte d'or. Une fois ouverte, elle laisse voir le cœur d'Anne, la reine duchesse. Non seulement il était entier, mais encore tout brillant d'un sang vermeil. »

Pour pénétrer dans le tombeau, on avait dû briser la pierre d'entrée, que l'on remplaça par une pierre blanche de Saint-Aignan. C'est grâce à ce détail que cet événement a été ainsi consigné dans un compte du miseur de la ville.

La réparation avait été provoquée par une requête des Carmes, datée du 17 mai 1590.

Le tombeau des Carmes fut ouvert une seconde fois, en 1727, à la demande du célèbre maire de Nantes, Gérard Mellier. Les motifs de cette ouverture ne sont pas exposés dans la délibération du conseil municipal du 16 juillet 1727. Les véritables raisons, Gérard Mellier les indiquait secrètement dans une lettre qu'il demandait à ses correspondants de ne pas divulguer. Au maréchal d'Estrées, il écrivait pour justifier son entreprise : « D'ailleurs, on prétend que le cœur d'or avec la cordelière en or, qui contient le cœur de la reine Anne, déposé dans ce tombeau, en a été détourné ». En réalité, Mellier soupçonnait les religieux, qui à une certaine époque avaient été poursuivis pour le paiement des droits d'amortissement, d'avoir, pour se libérer, employé la meilleure partie du trésor de leur église, y compris la boîte et les ornements d'or qui se trouvaient dans le tombeau ducal.

La présence du cœur d'or ayant été constatée par Mellier et les quelques témoins que le maire avait convoqués, le reliquaire contenant les cendres du cœur de la duchesse Anne fut placé dans un coffret de fer puis dans un coffret de plomb, enfin déposé dans le tombeau qui fut aussitôt refermé.

Lors du transfert, en 1792, des dépouilles mortelles des derniers souverains de Bretagne des Carmes à la cathédrale, le cœur d'Anne de Bretagne fut, dans un premier temps, « dévotieusement déposé

sur le grand autel », ensuite « dans le trésor ou reliquaire de l'église ». Il ne devait pas y rester longtemps. Le 25 décembre 1793, comme le cercueil de François II et de ses deux épouses, on le vidait des restes qu'il contenait et on l'envoyait au creuset de la Monnaie pour le fondre en lingots.

A la Monnaie de Nantes, le préposé à la fonte des matières d'or, peut-être impressionné par la beauté de l'œuvre, hésita à la briser, et l'expédia dans l'état où il l'avait reçue à la Monnaie de Paris.

A la faveur de quelle circonstance le cœur et sa couronne échappèrent-ils à la destruction ? On l'ignore. On sait seulement qu'ils furent transférés de la Monnaie au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque royale, à Paris.. où on le retrouva, en 1819.

Lorsque le maire, Louis Lévesque, apprit que le reliquaire avait été retrouvé, il informa son conseil, au cours de la séance municipale du 4 février, « que l'intention de l'Administration était de le déposer dans le tombeau auquel il appartient, et qui a été restauré et élevé dans la chapelle Saint-Clair de la cathédrale par les soins et aux frais de la ville ».

Après un échange de correspondance entre le Maire, le Préfet, le Ministre de l'Intérieur et l'Administrateur de la Bibliothèque du Roi, le trésor fut enfin restitué. Le 6 octobre 1819, Louis Lévesque délivrait au Préfet un reçu ainsi conçu : « Le Maire de la ville de Nantes a reçu de M. le Préfet la boîte d'or qui a renfermé le cœur de la Reine Anne avec la couronne en même métal ».

Le 10 octobre 1819, le « Journal de Nantes » informait ses lecteurs que « M. le Préfet vient de remettre de la part de S. E. le Ministre de l'Intérieur à M. le Maire de Nantes la boîte d'or qui contenait le cœur de la Reine Anne de Bretagne, telle qu'elle avait été déposée à la Bibliothèque du Roi, après la violation du tombeau où elle était enfermée depuis l'an 1514 ». Le journal ajoutait : « Il est à désirer que ce monument précieux, quoique vide aujourd'hui des cendres qu'il renfermait, soit réuni au tombeau du duc François II, qu'on admire dans notre cathédrale. Il pourrait y être placé de manière à ne pas cesser d'être exposé aux regards du public ».

Ce vœu ne fut pas réalisé. Lorsque, trente-cinq ans plus tard, le directeur du Musée des Souverains, qui venait d'être fondé à Paris,

écrivit au maire de Nantes, Ferdinand Favre, pour solliciter le transfert à Paris « du vase qui renfermait le cœur de la Duchesse Anne », on apprit que « cette relique était déposée dans une armoire des Archives de la Mairie ».

Une correspondance fut échangée pendant près de deux ans entre le directeur des Musées impériaux et le Maire de Nantes. Le 16 février 1854, le Maire porta l'affaire devant le Conseil municipal. Celui-ci, « considérant que le cœur d'Anne de Bretagne a été déposé à Nantes par sa volonté dernière... que c'est un devoir pour le Conseil de conserver à la commune cet objet... que les droits de propriété de la commune sont incontestables... délibère à l'unanimité qu'il n'y a pas lieu d'obtempérer à la réclamation formulée par M. le Directeur des Musées Impériaux... ».

Cette décision du Conseil municipal mit fin aux réclamations parisiennes.

« A partir de ce moment, écrit M. de Lisle du Dreneuc, conservateur des Musées départementaux, le cœur sommeilla longtemps enfermé dans une boîte de bois bien cachée au fond d'un placard de la Mairie. Quelques rares touristes obtenaient seuls la faveur de le voir, au grand ennui du Secrétaire général, transformé en montreur de curiosités ; mais nos concitoyens ne le voyaient jamais.

« Le 22 juin 1886, j'adressai une demande à la Mairie pour obtenir que le cœur fût exposé au Musée d'archéologie, près de nos plus précieux souvenirs historiques, Nantais et Bretons. Par lettre datée du 25 juin, l'Administration municipale me notifiait le bon accueil fait à cette demande.

« Le cœur fut alors placé dans une solide vitrine de fer et de glaces, au milieu du transept de l'Oratoire.

« Lors du transfert de nos collections dans les bâtiments légués par M. Dobrée, la Ville nous autorisa, le 18 avril 1896, à y transporter le cœur et les autres objets qui lui appartiennent. »

Depuis, le reliquaire est exposé au Musée Dobrée. Il est aujourd'hui placé dans une salle du rez-de-chaussée, parmi les souvenirs d'Anne de Bretagne.

Etienne RAVILLY,
*Archiviste Municipal
de la Ville de Nantes*

LE GISANT DE SAINT-DENIS

*En belle page :
Détail du Gisant de Saint-Denis*

Les deux gisants nus sont assez déconcertants par leur âpreté macabre si peu conforme, semble-t-il, à la douceur de l'art de la Loire. Aussi bien ce que nous devons considérer, c'est le sentiment particulier dans lequel fut traité le thème imposé. Certes, l'horreur inhérente au sujet nous frappe : membres raidis, chairs flétries, ventres ouverts et recousus ; mais l'artiste est, à la vérité, demeuré en deçà de certaines insistances lugubres et malsaines, fréquentes chez les sculpteurs du XV^e siècle. La vérité crue est traduite ici avec une probité sereine ; l'implacable précision anatomique s'allie à une facture large et souple, par endroits même à des modelés adoucis. Si l'on en juge par leurs œuvres voisines, Jean Juste et ses aides n'auraient été ni assez savants, ni assez pondérés pour réaliser de pareils morceaux ; ils n'auraient pas davantage massé les chevelures avec cette sobre élégance, construit les oreilles aussi vigoureusement et transposé fidèlement les portraits en de cruelles images. Sur le masque béant de Louis XII, nous retrouvons, avec une précision sur la quelle il faut bien insister, le tracé de la médaille de Colombe : la pointe étrange du nez, la longue ride creusant la joue, la saillie de la pomme d'Adam. Et n'est-ce pas dans l'atelier de la rue des Filles-Dieu que l'on pouvait le mieux s'inspirer d'un tel document ? Enfin, la tête d'Anne de Bretagne, déversée dans un déploiement de chevelure, trahit un sentiment à la fois très intense et très sensible. Le visage présente, dans leur authentique réalité, les traits caractéristiques édulcorés sur la statue priante, rendus ici avec décision, ampleur, et aussi une certaine douceur caressante de facture ; l'attache du cou, la courbe des épaules sont de magnifiques morceaux de sculpture dont le modelé délicat fait oublier les tragiques crispations. Tout nous porte à voir dans cette œuvre un hommage ému de Regnault à sa protectrice disparue.

Pierre PRADEL
Michel COLOMBE
Le dernier imagier gothique
Éditions d'Histoire et d'Art
Librairie Plon





Sceau d'Anne de Bretagne

NANTES AU XV^e SIÈCLE

Au verso : Château de Nantes - Le Grand Logis
(photo GALLON)



NANTES : TEMPS DE PROSPERITE ET TEMPS DES ILLUSIONS

LES deux derniers siècles du Moyen Age furent déterminants pour l'histoire nantaise. Contrairement au reste de l'Europe, la Bretagne, tenue longtemps à l'écart des grands courants qui transformèrent et modelèrent l'Europe au XIII^e siècle, pâtit moins des épreuves du temps. La Guerre de Succession la marqua, certes, profondément, mais elle éveilla la bourgeoisie au sens de ses responsabilités politiques et administratives et, face au conflit franco-anglais, elle engagea les ducs dans la voie de la neutralité, si bénéfique aux affaires et si nécessaire à la réconciliation des esprits comme au loyalisme de leurs sujets. De même, la peste l'épargna en partie et la reprise démographique se fit sentir plus rapidement qu'ailleurs. La richesse créa le temps des illusions. Nantes, restaurée, embellie, résidence de la cour, pôle d'attraction des commerçants bretons et étrangers, centre de l'unique Université bretonne, s'était laissée porter par la prospérité, mais n'avait pas suffisamment mûri pour faire face, dans un monde à nouveau dynamique, à la conjoncture de l'heure.

A LA FIN DU MOYEN AGE

APRES les troubles de la Guerre de Succession et les sièges répétés que la ville avait eu à subir, les murailles étaient dans un état déplorable. A l'urgence des réparations, s'ajouta la nécessité de construire des plates-formes pour l'artillerie et d'aménager le tracé en fonction de la basilique. De 1476 à 1487, le conseil reprit tout le système défensif. Jusqu'en 1475, on travailla surtout à la partie des murs compris entre la motte Saint-André et l'embouchure de l'Erdre, la première tranche de travaux consista à ériger une nouvelle porte à Saint-Nicolas où l'ancienne menaçait de s'écrouler. Le devis fut établi par Mathurin Rodier et les travaux commencèrent le 24 juillet 1444. Les difficultés furent grandes en raison notamment des eaux qui refoulaient dans la douve et entravaient la prise des fondations. L'œuvre fut inaugurée lors de la joyeuse entrée du duc, le 31 mars 1450. La nouvelle construction devait servir de prison aux Espagnols, puis à Pierre Landais, et de logis richement peint et décoré aux seigneurs de la cour. Un boulevard fut construit quelques années plus tard, en avant de la porte. Déjà on travaillait à la réfection de la muraille du port Communeau ; on curait les douves Saint-André,

on restaurait la Grosse-Tour. En 1456, on réédifia le pont Sauvetout et l'on renforça la porte du même nom. Enfin, en 1472, après avoir remanié la partie des murs comprise entre Sauvetout et la Barbe-caune, on érigea l'ensemble connu sous le nom de « râteau d'Erdre » qui comprenait deux tours, entre lesquelles glissait une énorme herse mobile barrant le cours de la rivière.

De 1475 à 1491, l'insécurité permanente entraîna la mise en état de défense des quartiers de Saint-Pierre et de la Poissonnerie, qui avec le château devaient renforcer la défense de cette zone considérée comme la plus vulnérable. Le 6 avril 1478, Jean Bodard proposait un nouveau plan de la porte saint-Pierre qui venait d'être abattue : en 1480, on inaugura la poterne et on posa la herse ; deux ans plus tard, l'œuvre était terminée. De 1484 à 1487, on entreprit la porte poissonnière ; l'ensemble, aménagé sur des terrains alluvionnaires, en avant des anciens murs, ne manquait pas de hardiesse ; avec le concours de techniciens allemands, on en vint heureusement à bout. Après la mort de François II et le mariage d'Anne de Bretagne, les dépenses considérables que la ville avait jusqu'alors consenti à l'œuvre des fortifications, ne se justifiaient plus. La construction prit alors un autre tour ; à la construction militaire se substitua une construction civile d'utilité publique dont la ville peu à peu s'était déjà préoccupée.

Mais, dès avant 1486, les pouvoirs du conseil s'étaient étendus du contentieux des affaires touchant à la défense de la place, aux expropriations menées pour l'édification du boulevard de Sauvetout, à l'indemnisation des propriétaires et des établissements dont les maisons, accolées aux murailles, avaient dû être abattues, etc. Habilitée à entretenir les ponts et les chaussées, la ville en vint à construire les premiers « toucs » et à organiser un service de charretiers chargés de curer les rues (1465). Responsable de la voirie, elle le fut bientôt des accidents survenus de ce fait, l'assistance publique retint également très vite son attention. Contre une aide versée à l'aumônerie Saint-Clément (1447), elle eut un droit de regard sur la gestion de la maison. Lors des grandes épidémies, sur ordre du duc ou du sénéchal, elle engagea des médecins et fit construire des abris pour isoler les contagieux.

Au-delà de ses tâches matérielles, le conseil organisait les grandes réjouissances publiques, finançait les premiers maîtres de l'Université et les prédicateurs de Carême. Au total, les Nantais, sans jamais

disposer d'aucune juridiction, réglèrent la plupart des problèmes de leur vie quotidienne en parfaite harmonie avec les représentants des autorités publiques présents aux délibérations et couvrant de leur pouvoir les décisions de la Communauté. De cette collaboration respectueuse naquit un régime qui, en fait sinon en droit, conféra aux bourgeois, dans la limite des possibilités financières, une assez large autonomie.

L'ESSOR URBAIN

A cette époque le passage de la Loire, dont le lit, particulièrement large en cet endroit (1,7 km) se divisait en de multiples bras, enserrant les îles de la Saulzaie, de la Madeleine et de Toussaint, était assuré par une succession de sept ponts, protégés par la forteresse de Pirmil. Selon Léon de Rosmital, ambassadeur hongrois qui visita Nantes, en 1466, « le fleuve était traversé par un pont de pierre », le plus long de tous ceux qu'il avait vus jusqu'alors. En fait, s'il existait quelques travées voûtées à la porte Poissonnière (après 1810), à la Madeleine et à Belle-Croix, à Nantes, comme ailleurs, sur la Loire, la plus grande partie des ponts était constituée d'un tablier de bois, portant pavage et soutenu sur les prairies d'inondation temporaire par des piles de pierre et, sur les parties toujours en eau, par des piliers de bois. Bien que soignée, comme l'atteste Pantagruel, la construction restait fragile. Il suffisait de grandes eaux comme il s'en produisit en 1447, 1482, 1496... pour les emporter. Les glaces n'étaient pas moins redoutées ; elles apparaissaient alors fréquemment ; on luttait contre elles en renforçant les piles par des avant-becs et en abattant, afin de diminuer la pression des eaux, les écluses des moulins logés sous les ponts. Malgré ces précautions, ceux-ci cédaient souvent. Aussi étaient-ils perpétuellement en réparation. Un corps de pontonniers au service de la ville s'y employait et, durant les travaux, un bac assurait la desserte.

Dès le début du XIV^e siècle, la construction, reflet fidèle de la croissance et de la prospérité, fit de rapides progrès. Les nouveaux espaces compris entre les deux enceintes se peuplèrent ; Saint-Nicolas,

devenu paroisse, déborda bientôt hors les murs, et Sainte-Croix sur les îles de la Loire. Les Carmes, arrivés à Nantes en 1315, s'installèrent dans des locaux neufs (1325-1327). Le guerre pourtant ralentit le rythme. Les travaux entrepris traînèrent en longueur ; ils reprurent lentement à partir des années 1350, avec l'édification de la galerie sud du cloître des Carmes, la reconstruction de l'église Saint-Laurent (1356) et la restauration du prieuré de Toussaint. Mais c'est surtout après le premier traité de Guérande que les signes d'une réelle reprise se manifestèrent. Pour mieux tenir la ville, Jean IV, qui venait de faire construire la forteresse de Pirmil (1366) renforça la défense jusqu'alors précaire du château de la Tour Neuve par l'adjonction de trois et peut-être quatre tours polygonales. Afin d'accueillir les pèlerins de Saint-Jacques, il termina l'aumônerie de Toussaint dont l'évêque consacrait l'église et le cimetière (11 mars 1467) ; il céda aux Jacobins, pour parfaire leur installation, l'emplacement de l'ancienne monnaie reconstruite au Bouffay ; la même année 1365, un miracle s'étant opportunément produit chez les Carmes, lors de sa joyeuse entrée, le duc, pour remercier le ciel qui ainsi lui manifestait sa faveur, combla l'établissement, dont l'ordonnance fut profondément modifiée (1365-1384). Toutefois, la poursuite des hostilités ne permit guère la généralisation d'une politique de grands travaux avant le XV^e siècle.

La ville devint alors un vaste chantier. Il faut dire qu'elle avait eu beaucoup à souffrir, non seulement de la guerre, mais encore des ouragans de 1387 à 1401 et des incendies qui ravagèrent, en 1405, tout un pâté de maisons, en octobre de la même année, le clocher de bois de la cathédrale romane, en 1410 le couvent des Jacobins, puis en 1415 de nouveau la cathédrale dont on dut édifier en pierre cette fois (1415-1424).

On a peine à s'imaginer l'ampleur des travaux entrepris. Vers le milieu du siècle, outre la réfection des murailles qui nécessitait plus de 12 000 journées de maçons par an, la ville comptait simultanément plus d'une dizaine de grands chantiers. D'abord on répara, puis vers les années 1440, pour faire « belle œuvre », on n'hésita pas à reconstruire les plus vénérables monuments. Les églises devenues trop petites furent agrandies, Saint-Saturnin de 1406 à 1426, Sainte-Croix vers 1462, Saint-Nicolas de 1452 à 1483, Saint-Similien après 1486... Dans les quartiers périphériques, on érigea des chapelles ; Saint-Julien à la Fosse en remplacement de celle brûlée par les Anglais en 1343, Saint-Yves au carrefour de la boucherie (vers 1440),

Notre-Dame de Bon Secours dans l'île de la Saulzaie (1444), Saint-Antoine à Richebourg (1468-1485) et la Madeleine dans l'île du même nom (1500).

MAIS les plus grands chantiers s'ouvrirent à l'est de la cité. Sous Pierre II commencèrent les travaux de la collégiale Notre-Dame ; la duchesse Françoise d'Ambroise poursuivit son œuvre et aida les chanoines à reconstruire le clocher, qui devint le plus haut édifice de la ville. Le 28 mai 1455, le pape Nicolas V accordait des indulgences pour son achèvement ainsi que pour le chœur qui « était si étroit que les chanoines ne pouvaient s'y installer commodément ». La nouvelle consécration, prévue pour 1470, n'eut finalement lieu que le 12 mai 1476 ; à cette date, le chantier n'était pas encore fermé ; la guerre, encore une fois, avait ralenti les travaux que la duchesse Anne fit achever.

Si la plupart des églises évoquées ont disparu, la cathédrale, bien que très endommagée, demeure le plus authentique témoin de la pénétration du gothique à Nantes. Le 14 avril, Jean V et Jean de Malestroit posèrent la première pierre, quatre architectes dirigèrent successivement les travaux ; le premier Guillaume de Dammartin, constructeur de Mehun-sur-Yèvre et de la grande salle du palais de Poitiers, exerça à Nantes jusque vers 1458 ; dès 1444, on rencontre à ses côtés Mathelin Rodier ; en 1480, celui-ci, devenu trop âgé, abandonna la place à Jean de Mestre, à qui Jacques Drouet succéda en 1508. L'ouvrage commencé par la façade enveloppa la cathédrale romane, où l'on continua très longtemps à assurer le culte. Les travaux allèrent d'abord assez vite. En 1457, la façade s'élevait à la moitié de sa hauteur. En 1481, on posait les portes de bronze et peu de temps après, on entreprit, vraisemblablement sous la charpente de l'ancien édifice dont la voûte avait été abattue, la pose de piliers destinés à soutenir le grand vaisseau. Parallèlement, sur le pourtour, on élevait au sud jusqu'au nord les chapelles latérales. Au début du XVI^e siècle, seuls le massif occidental avec ses deux imposantes tours, hautes de 63 mètres, les chapelles, les murs de la nef jusqu'au niveau du triforium étaient achevés. Faute de finances, les travaux dès lors s'éternisèrent, il restait à voûter les bas-côtés (première moitié du XVI^e), à terminer les murs goutterots, à placer un plafond provisoire, puis les voûtes du grand vaisseau (XVII^e), enfin

à rattacher correctement le nouvel édifice à la croisée du transept et à l'abside de l'ancienne cathédrale romane dont les vestiges subsistèrent jusqu'au XIX^e siècle.

A quelques pas de là, s'ouvrait le chantier du château, « chef-d'œuvre d'architecture civile et militaire », marqué d'influences ligériennes et, par delà les derniers feux du gothique, des premiers signes de la renaissance. En 1486, François II, soucieux de bien loger ses hôtes de marque, en ordonna l'érection. En 1472, Mathelin Rodier présenta les plans que réalisèrent Jacques Bodard, Jean Pasquier, Jean Rousseau, Pierre de Champeigne, pour n'en citer que les premiers. Après avoir fait exhausser le sol de la cour triangulaire, le duc fit entreprendre l'édification de toute la partie accolée à la ville. De cette époque datent les quatre tours d'entrée, le « grand logis », le « grand gouvernement » et la tour de la « couronne d'or ». Le duc n'en vit pas l'achèvement. Les travaux continuèrent au temps de la duchesse Anne, qui par la suite fit reprendre l'ensemble de l'enceinte et adjoindre les tours du port, des Jacobins et de la Loire, reliées entre elles par une courtine dominant le fleuve.

On aimerait être aussi bien renseigné sur la construction civile. Malheureusement, il n'en est rien. Au mieux, la confrontation des censiers de la prévôté (1426-1537) donne-t-elle l'impression d'un même dynamisme, confirmé par l'ouverture de nouvelles voies à Saint-Nicolas, à Sainte-Catherine, à la Fosse et à Richebourg. La cour, par sa présence, n'est pas étrangère à cette euphorie constructive qu'elle communiqua aux grands installés dans de somptueuses demeures ; les ecclésiastiques suivirent le mouvement. Près de la cathédrale, on admire encore le magnifique hôtel de l'archidiacre de la Mée (La Psalette), au-dessus de la porte Saint-Pierre un logis épiscopal et à quelques cinq cents mètres, hors les murs, le manoir de la Touche, résidence champêtre de l'évêque. Le duc lui-même engagea les bourgeois à agrandir et embellir leurs maisons. A cette fin, il décida que les gens logés par « fourrie » paieraient désormais leur logis. Avec le concours de la ville, il restaura complètement le quartier du Bouffay. A côté du vieux château, devenu prison, on vit naître l'auditoire, siège de la sénéchaussée ; tout près, la tour de l'horloge (1460) qui remplaça l'ancienne érigée au temps de Jean V, en face, la maison des engins, qui servit de siège au conseil des bourgeois avant son transfert au Change, dans la maison de la Prévôté reconstruite à cet effet (1495), plus à l'ouest, sur les berges de l'Erdre, l'hôpital

appelé à devenir le premier Hôtel-Dieu (1503-1508). Parallèlement, dans cette zone devenue vitale, la ville développa son infrastructure commerciale et portuaire.

A l'essor de la construction répond très vraisemblablement l'essor de la population. Aucune donnée chiffrée ne permet malheureusement de connaître avec précision l'effectif de celle-ci à la fin du Moyen Age. Le chiffre de trente mille personnes avancé par certains est totalement imaginaire et purement aberrant. Tout au plus peut-on espérer obtenir une estimation chiffrée, grâce à une série de documents à caractère fiscal et militaire. La base de calcul la plus sûre repose sur les dénombrements de maisons entrepris au fief de la prévôté en 1466 et 1537. D'après ces données, les paroisses de Saint-Nicolas (intra-muros), Sainte-Croix, Saint-Saturnin et Saint-Denis, qui représentaient plus de la moitié de la superficie de la cité, totalisaient plus de 800 demeures. Certes, l'autre partie de la ville était moins densément peuplée, mais si l'on ajoute le quartier de la Fosse, de Saint-Similien, de Saint-Clément et de Pirmil, il y a tout lieu de penser que le nombre des habitations dépassait largement les 1 800 et peut-être même les 2 000. Dès 1466, les paroisses du centre-ouest avaient atteint leur densité de construction maximale. Toutefois, le taux d'occupation familial par maison restait encore assez faible ; tandis qu'à Sainte-Croix et dans les faubourgs de Bièce et de la Saulzaie il dépassait la moyenne de deux familles par immeuble, à Saint-Saturnin il n'était que de 1,7 et à Saint-Nicolas de 1,1. C'est pourquoi, si l'on estime le taux moyen d'occupation par maison à 7,5 personnes, chiffre communément admis, on atteint une population comprise entre 13 et 15 000 habitants.

LA reprise de la guerre franco-bretonne, le siège de Nantes, l'arrêt de la circulation sur la Loire, la confiscation des balles de laine pour protéger les murailles des boulets, le pillage et la destruction des demeures situées à la Fosse déterminèrent finalement le départ des Espagnols pour La Rochelle, où « la bourse et estappe » fut transférée. La courageuse résistance de la ville et la levée du siège ne changea rien à la situation. Les mercenaires anglais et espagnols battaient toujours la campagne et faisaient régner l'insécurité. L'économie s'effondra. On ne trouva bientôt personne pour affermer les

recettes publiques. Aussi, après la chute d'Ancenis et la défaite bretonne de Saint-Aubin-du-Cormier (juillet 1488), la bourgeoisie nantaise accueillait-elle avec satisfaction le roi de France (3 avril 1491). « Les Français lui apportaient cette paix et cette prospérité que l'année précédente un scribe anonyme appelait de ses vœux, dans un poème transcrit au revers du registre de Jean Blanchet, contrôleur des dépenses de la ville :

« Gens de diverses nacions
« la terre occupent des Bretons
...
« Dieu, qui a par sus eulx puissance
« Veille unir Bretagne et France. »

Passés les troubles, l'activité reprit. Pour stimuler l'économie, Charles VIII rétablit dans la ville l'étape d'Espagne (29 décembre 1493) et transféra de Lyon à Nantes une foire franche de quinze jours. Les anciennes familles espagnoles réapparurent, suivies d'une nouvelle vague d'immigrants. Très vite, la colonie a dépassé ses effectifs d'antan. Bien acceptés par la population, les Espagnols s'assimilèrent rapidement ; ils francisèrent leurs noms et, bien que plus nombreux à la Fosse, ne s'isolèrent jamais dans un quartier particulier. Bien au contraire, ils participèrent activement à la vie paroissiale et plus généralement à celle de la cité. Certains d'entre eux, installés de vieille date, comme Martin Darande, devinrent même membres du conseil des bourgeois.

Mais la paix n'avait nourri qu'illusions. Le mariage d'Anne et son départ privèrent Nantes de la Cour qui par ses commandes stimulait l'activité. Sur la Loire, le trafic restait faible ; les tonnages de sels eux-mêmes n'atteignaient plus que 10 000 muids. Aux vins, blancs d'Anjou, de Touraine et du Pays Nantais, les goûts nouveaux faisaient préférer les vins rouges. Par ailleurs, Nantes et la Bretagne, de plus en plus intégrés à l'espace français, ressentaient les contre-coups de la guerre espagnole, puis de la guerre anglaise. Sous la nostalgie et la légende du bon vieux temps qui se développait, Nantais et Bretons cachaient en fait leur jeunesse en matière commerciale et l'absence de structures suffisamment solides pour résister à l'âpre concurrence internationale des temps modernes.

CORRÉLATIVEMENT au développement des études, Nantes connut les débuts de l'imprimerie. Les premiers incunables, commandés par Pierre du Chaffault à Touze et à son commis Lepine, furent d'abord des œuvres étrangères et notamment vénitienes ; ce n'est qu'en 1493 qu'Etienne Larcher, installé rue des Carmes, mit pour la première fois sous presse « les lunettes du prince », rééditées l'année suivante, puis, en 1499, les « heures à usage de Nantes ». Après sa mort, survenue vers 1500, son fils reprit l'atelier et continua à travailler pour une clientèle chaque jour plus importante.

L'ENTREE DANS LA LEGENDE

LE siège de 1487 et la capitulation qui s'en suivit auraient pu n'être qu'un épisode malheureux de l'histoire nantaise, en fait ce fut pour toute la Bretagne la fin d'une époque et le début d'un rêve. Un rêve entretenu par les chroniqueurs, tel Jean de Saint-Paul ou Alain Bouchard, qui grossirent le mythe de la prospérité bretonne déjà bien entamée, avant que ne revinsissent les méfaits de la guerre ; un rêve d'indépendance né d'une sorte de sentiment national vivifié par les événements et par la disparition du « bon duc François ». Une nostalgie du temps passé, que l'union amorcée le 6 décembre 1491 par le mariage d'Anne et de Charles VIII, et consommée en 1532, allait bientôt transformer en légende dorée.

*D'après Histoire de Nantes
à paraître aux Editions Privat, 1977*

Le présent ouvrage a été réalisé par l'Office de Tourisme Syndicat d'Initiative de Nantes, pour la commémoration du demi-millénaire de la naissance de la duchesse Anne de Bretagne, reine de France, avec le concours du Secrétariat d'État à la Culture et de l'Association Française pour les Célébrations Nationales, du Conseil Général de la Loire-Atlantique, des Services Municipaux de la Ville de Nantes, de l'Académie de Bretagne, de la Bibliothèque Municipale de la Ville de Nantes, des Archives Départementales de la Loire-Atlantique, des Archives Municipales de la Ville de Nantes, de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nantes.

Réalisation de l'Exposition Anne de Bretagne et du présent ouvrage sous la direction de Jean BRUNEAU.

nantaise de presse

dépôt légal : 4^e trimestre 1976

